

JOURNAL DE GUIGNOL.

ADMINISTRATION

GUIGNOL . . . Rédacteur en chef.
GNAFRON . . . Caissier.
MADELON . . . Cordon bleu.

Toute demande d'abonnement, même accompagnée du montant et affranchie, ne sera pas agréée.

NOTA IMPORTANTE

Tes lettres et envois quelconques seront très-rigoureusement refusés, s'ils ne sont accompagnés d'un timbre-poste collé à l'extérieur pour leur servir de passeport.

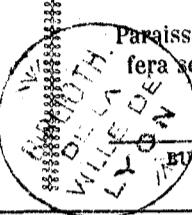
Drolatique, satirique, amphigourique ; cascadeur, fouilleur et gouailleur ; épatait, ébétant et désopilant ; très-peu littéraire, mais par-dessus tout honnête canard.

À LA PORTÉE DE TOUTES LES INTELLIGENCES ET OUVERT À TOUTES LES TRIQUES EPLUMÉES

Paraisant quand bon lui semble, lorsqu'il le pourra et chaque fois que le besoin s'en fera sentir. Guignol se réserve d'aller de l'avant quand il aura assuré ses derrières.

DÉPÔTS : à Lyon, chez tous les Libraires

BUREAU pour la réception de la Correspondance et pour la distribution du Journal :
Aux Facteurs-Réunis. Passage des Terreaux.



PREMIÈRE

AUX GONES DE LYON

Z'enfants, faut que je vous parle ; j'ai une curieuse nouvelle à vous apprendre ; et sans tourner autour du pot, j'entre en matière :

Depuis si longtemps que je vous chatouille la rate en vous comptant de gandoises, depuis que je favorise vos digestiens, depuis si longtemps que ma réputation de loustic a fait le tour du monde régalo, que donc que j'ai tant gagné?... Quoi donc que m'ont rapporté mes calembraillines, mes coups de bee et mes calembourgs?... Rien, t'y pas vrai!... Et vous croyez que j'ai mis comme ça ma cervelle en marme'aide pour le roi de Prusse? Bernique! pas si benoit! J'ai de l'ambition comme vous et moi! Je veux qu'on sache que Guignol est éduqué, que sa tavelle taillée en plume peut cracher sur le papier de fariboles qu'auront de chic; enfin que je peux, tout aussi bien qu'un autre, faire un journaliste pour arrondir ma petite pelotte, et grimper l'échelle de Jacob que mèn aux honneurs! et puis... et puis je fonde ma petit gazette, quoi!...

Ah! vous croyez que j'ai pas ce qui faut pour ça? Que donc ui faut de si rare? de toupet, de rebrique et un peu de pécuniau... De toupet! est-ce que j'en manque? J'ai ben un sarsifix un peu chouette qd me pend darmier le cotivet, je pense!... De rebrique! oh! pour ça, à moi le pompon! c'est moi que n'en revend à ces quarante bourgeois qu'on a mis dans une grande chambre à Paris, comme des statues à cacabozon dans de fauteuils; des m'steux que sont là pour couper le fil à la langue, que leur en donne tant à retordre, qui voyent tous ariver la fin du monde avant

d'avoir commencé leur quenouille. Oui, je leur z'en revends de rebrique à ces hommes de plume, puisque j'ai fabriqué un vocabulaire à moi tout seul. Quant aux pécuniaux, c'est une autre affaire, j'en ai pas, c'est vrai, mais j'ai trouvé un plan pour en dénicher : je viens de pendre au clou mes z'hardes et la robe de Madelon, dans la grand'garde-robe de ma Tante. Avec ça j'ai fait reluire l'or aux yeux de l'imprimeur; il a reluqué les jaunets que lui ont donné dans l'œil, et il est tombé dans le panneau, le petit. Velà comment j'ai emmanché mon premier mimero. Ah! pour les autres, j'ai une manigance : vous avez de porte-monnaie! n'est-ce pas? ça me suffit; je ne vous dis que ça, Faudra ben que vous mettiez la main au serment, z'enfants, sinon... je vous brûle la politesse. Vous voyez ben que l'affaire est assez estenuse! faudrait ben que je soye bigrement bête, ou que vous n'ayez pas deux sous dans la poche, si elle n'allait pas su de z'échasses.

Vous dites qui faut encore qu'on soye grand lié avant la grand'mère, qu'on sache conjuguer le verbe aimer et retenir le verbe rendre; que l'ané-à-Lise participe aux cinq taxes de la science? Eh ben, vous allez voir si je m'embarque sans biscuit.

Y go'a en n'haut du Gorguillon un ancien plu-massier de griffardin en retraite qui s'est mis maître d'école. Il est là tout contre le Séminaire... Y se frotte déjà pas tant mal, hein? et il a les Jésuites au-dessus de sa maison que lui envoyent de bouffées de savoir à gogo. Vous voyez ben que c'est pas le latin que lui manque! Quand y se retourne sur son darmier et qui regarde par le châssis, y n'a tout St-Georges que lui resfile la fine fleur de ce bon petit langage de nos grands-papas, qu'êtrent pas plus bêtes que nous, je suppose. Eh ben, c'est chez ce griffardin que j'ai placé mes fonds.... de culotte sur les baunes que n'en sont tous relui-

sants. C'est lui que mè donne de leçons, à moi et à cinq z'autres z'élèves que sont mes cousins et que non pas de miel aux yeux... C'est moi que suis le premier de la classe, Cogne-mou le deuxième, Claque-posse le troisième, Caque-nano le quatrième, Madelon, la colombe en bas-bleu, la cinquième, et c'est Gnafron qu'est à la queue.

Oa! nous ferons de progrès, c'est sûr, car le griffardin nous estimule en nous cognant le coquettion à coups de trique, et y nous menace de nous flanquer au collège si nous ne mordons pas à l'hameçon; mais ça biche, ça biche si ça ne mor lont guère. Gnafron que n'a pas biché dans c'tte maison; y loge toujours au septième, y n'a jamais voulu avaler le gorgeon; si bien qui ne sait pas seulement faire des vers à la boit-l'eau, mais y vous relîche crânement des verres de vin, le soif-fard! Il a briqueté sur la route de la science, le gone! J'avais beau lui dire : cadet, si te veux entrer dans les humanités pour faire ta fille-à-sophie, faut que l'oye fait ta raié-bourrique. Eh ben, rien n'y a fait, il est resté dans les études le plus mal peigné de la bande.... mais y connaît la chiffre!

A présent que vous velâ renseigné sur mes petits moyens, attention! Guignol s'en va-t en guerre comme Marbroug. Il a de munitions de gueule juste pour sa première bataille; et si revient vainqueur, c'est vous, mes petits agneaux, que lui tirerez son feu d'artifice de réjouissance et que lui fournirez le bouquet; car y faut ben que je vous dise que je compte un peu sur vous pour les fusées petillantes d'esprit; parce que moi, voyez-vous, je me réserve pour les moulinets de picarlat... Ah! que nous allons rire, z'amis, si vous mettez la main à la pâte; nous ferons de brioches que ressembleront à de roi-boit, et je donnerai la fève à qui-là que fera craquer le pétrin.

Nous sommes d'accord, t'y pas z'enfants? Vous

ses propriétés, devait faire affluer dans sa caisse des sommes énormes demandées au crédit public.

Il songea à se marier.

Certes, beaucoup d'honorables familles eussent été fort heureuses de lui confier l'avenir de leur fille, en même temps que la gestion de magnifiques dots, dont la fructification semblait devoir être certaine entre les mains d'un négociant d'une habileté aussi reconnue.

Mais l'amour se mêla de la partie.

Armand était en relations intimes avec une jeune Italienne; relations pourtant sans scandale, qu'il s'était toujours appliquée à dissimuler le plus possible. Cette Italienne, dont la famille était tout-à-fait inconnue à Lyon, était un empêchement sérieux à toute tentative matrimoniale de la part de D..., et elle fut devenue un danger grave, si notre négociant eût osé risquer l'éclat d'une rupture. Il fallait donc tourner la difficulté et faire contre mauvaise fortune bon cœur. Mais bien qu'il consentît à légitimer ses amours clandestines par un mariage, il voulut aussi que son crédit, loin d'être atteint, en fût considérablement augmenté, et pour atteindre ce but, voici ce qu'il fit.

Il épousa sa maîtresse, après avoir fait constater par contrat les apports dotal de celle qu'il avait destinée à devenir madame D... et, bien qu'elle ne possédât aucune fortune, Armand la reconnut d'une somme de deux cent

mille francs, qui furent, en raison du régime dotal sous lequel les époux déclaraient vouloir se marier, hypothéqués sur les immeubles du patrimoine du mari: sage précaution pour les éventualités que celui-ci entrevoit.

L'éclat du mariage de notre négociant, les deux cent mille francs de dot de madame D..., dont le public comique, assez insoucieux, n'avait constaté que le chiffre énoncé, sans se préoccuper de la réalité de l'apport, et encore moins des clauses du contrat de mariage, tout cela campa solidement Armand D... dans l'opinion du monde des affaires. Un crédit illimité lui fut ouvert de toutes parts, et, grâce à ce surcroit de moyens d'action, ses affaires s'étendirent de telle sorte, qu'en très peu d'années c'était par plusieurs millions que se comptaient les opérations qu'embrassait sa maison. — Mais, il faut le dire de suite, les résultats comme bénéfices furent loin de prouver en faveur de la gestion du titulaire, car les inventaires avaient une peine incroyable à s'équilibrer en fin d'année.

Ce premier contrat, comme on le voit, avait parfaitement amené le résultat que s'était proposé Armand.

Un deuxième contrat devait se combiner un peu plus tard avec le premier et réparer les inconstances de la fortune, décidément rebelle aux espérances de D... Il devait en même temps assurer contre les chances prévues d'un naufrage commercial son patrimoine, qu'il en-

FEUILLETON DU JOURNAL DE GUIGNOL

GONES LYONNAIS

L'homme aux trois contrats.

Armand D... était à 25 ans possesseur d'un patrimoine de quatre cent mille francs, dont moitié environ en numéraire, et moitié en immeuble. Ce fut alors qu'il songea à utiliser ses connaissances commerciales et à faire quintifier ses capitaux. A cet effet, il créa un comptoir industriel auquel il voulut donner un développement si considérable, que les deux cent mille francs espèces dont disposait devinrent insuffisants pour faire face aux exigences des nombreuses affaires qu'il avait embrassées. L'agence se fit sentir et il fallut alors recours aux expéditions.

Emprunter sur ses immeubles ou en réaliser la valeur par la vente eût été la pensée première de tout autre que Armand D... Mais notre homme cuya dans son vaste cœur une combinaison qui, sans l'obliger à aliéner

allez m'envoyer de z'espigrammes, de z'écorniflades, de blagues, de z'histoires à crever de rire, et puis de chroniques à gros sel, de balançoires, de tintamarrades, de calembourinades, de pasquinaides, enfin un tas de guignolades, quoi ! J'ai ben assez fait de z'élèves pour pouvoir compter un peu sur les talents de société de mes petits gones de Guignolets.

C'est pas la mer à boire : gn'en a d'entre vous que fréquentent les salons ousque la malice trouvera ben à raisimoller quelques bonnes vérités à mettre au jour. Des uns que se faufilent en tapi-nois dans de z'endroits ousque la conversation peut laisser tomber quelqu'un secret à mettre sous la dent. D'autres qu'ont de bardoirs dans le plafond !... Enfin je connais mes gones : vous avez de z'amis, ça suffit ; vous savez ben que c'est su le dos des amis qu'on cogne le plus fort.

Et puis, si vos boîtes à cervelles sont enceintes d'esprit, laissez-les faire.... accouchez naturellement ; ça vaudra ben les forceps Chassagny, que sont la Durandal de Damoclès que donne la favelle au bon sens. Comme ça gn'aura pas de z'enfants difformes ni de relevailles dangereuses.

Maintenant que je vous ai fait ma profession de foi et que le *Journal de Guignol* a reçu le baptême, je vous flanke un coup de chapeau comme à un futur beau-père qu'a de z'écus et une fille qui ne demande qu'à aller.... à l'autel et je mets flambeau au vent ; et comme c'est le premier jour de l'an de ma petite feuille, je lui la souhaite bonne et heureuse, et je suis toujours, haut la tavelle,

Mes bons petits gones,
Votre très-humble serviteur,
GUIGNOL.

GUIGNOL EN COLÈRE

REVUE SATIRIQUE

O Lecteur ! une sainte indignation s'est emparée de moi ; elle a fait vibrer, à la rompre, ma fibre sensible. Cette indignation est arrivée à son apogée et demande à se déverser sur toutes les turpitudes qui l'ont fait naître.

Le souffle inspirateur qui vient d'incarner une âme dans la vieille marionnette de bois et d'en faire un pantin de chair et d'os, plein de sève et de vie, lui a, du même coup, fait subir une transformation morale.

Je me révolte enfin contre les vices sociaux et je veux les foulasser avec les orties de la satire, sans quitter pour cela ma trique traditionnelle.

Mon style sera sarcastique, virulent, brutal, trivial même ! Après tout, je parle comme je sens; tant pis pour les oreilles chatouilleuses que celle peut écorcher ; je m'en fiche comme de l'an quarante !...

Ecoute donc..

Je suis toujours Guignol ! et ma trique de frêne
Est ferrée aux deux bouts ; ma baraque foraine,
D'après la liberté des théâtres , grandit.
Puisque de mes bons mots la foule se gaudit,

tendait sauver de la tempête qu'il allait déchainer de ses propres mains sur ses trop confiants créanciers.

Puis enfin un troisième contrat était appelé à lui assurer le million qui avait été le but vers lequel tendaient ses constantes aspirations.

Voici comment Armand D... réalisa son projet du deuxième contrat :

De son mariage une fille était née. Elle avait atteint sa dix-septième année. La marier d'une certaine façon entrat dans les plans de son père. Il se mit donc en quête d'un gendre de l'acabit qu'il avait rêvé. Ce gendre fut trouvé, et voici les conditions qui lui furent posées et qu'il accepta lâchement.

Je donne à ma fille, lui dit Armand, cent mille francs comptant de dot ; mais le contrat en portera quatre cent mille. Et vous vous engagerez sur l'honneur, — sur l'honneur est magnifique ! — à me garder le secret de cette convention, qui n'a d'autre but que d'appuyer mes combinaisons financières ; ce dont vos intérêts n'auront pas à être lésés, puisque, n'ayant qu'une unique enfant, un jour elle vous rendra maître de toute la fortune que je délaisserai.

Cet ignoble marché fut conclu.

Quelques années plus tard, Armand D... ayant dressé toutes ses batteries, décida que, puisque son travail ardent et assidu n'avait eu pour résultat que de lui faciliter

Je suis las d'amuser la peuplade enfantine
Qui s'ébahit si fort à ma verve mutine.
Il me faut désormais de graves auditeurs ;
Plus de lazzis aimés des petits spectateurs ;
Mon bâton doit frapper sur des têtes hupées,
Mannequins animés et vivantes poupées....
Allons ! finissons-en avec ces égrillards ,
Avec ces vieux gamins et ces jeunes vieillards
Qui voudraient se dorler sur toutes les coutures
Pour cacher la hideur de leurs âmes impures...
Dieu ! vais-je m'en donner , et que de horions
Vont pleuvoir sur le dos de certains histrions,
Comédiens menteurs , cachant sous l'artifice
D'un masque de vertu l'égoïsme et le vice !

Ah ! tu voudrais savoir d'où me vient ce transport,
Cette ardeur belliqueuse et ce fougueux effort?...
Eh bien, sache le donc... Si ma pauvre cervelle
Est troublée à ce point, c'est que Polichinelle
Recueille dans Paris un succès sans pareil
Qui m'attriste le jour et trouble mon sommeil.
Ce héros du tréteau vient d'agrandir sa scène ;
Son théâtre a pris nom : *La Mascarade humaine*.
Il s'escrime à plaisir, son triomphe est complet !
C'est un rude jouteur doublé de Triboulet.

Or donc, si mon rival, en crachant à la face
De Lutèce éhontée, avilie et rapace,
Des vérités, a fait une marque à son front ;
Si son effronterie a courbé sous l'affront ,
C'est que Polichinelle a de mâles allures,
Et, qu'arrachant le voile, il montre les souillures
Des cœurs pourris, cachés sous ce voile étoilé ,
Qui n'ont de la vertu que le renom volé ;
Rien n'échappe à son œil où la colère brille :
Tout passe sous sa trique et subit son étrille ;
Sa marche, au train d'enfer, trouve à tous les relais
Le fumier dans le bouge ou l'ordure....

N'est-ce donc qu'à Paris, moderne Babylone,
Qu'à l'immoralité l'on dresse une colonne ?
N'est-ce donc qu'à Paris que la Foi, la Pudeur,
Les serments et l'amour sont des mots sans valeur ?
N'est-ce donc qu'à Paris, que le sensualisme,
Avec ses doigts fangeux, soufflette le Déisme ?...
Malheureusement, non !... car le vieux Lugdunum,
En voulant l'imiter, tourne au Capharnaüm.
Du Barbier de Paris, le rasoir tombe en scie :
Son esprit dégonflé n'est plus qu'une vessie
Mince comme la peau d'oignon d'un mirliton
Duquel il ne pourra jamais faire un bâton....
Lyon, comme Paris, a sa tête et son ventre ;
Comme il pense et travaille, il peut se faire un centre
De poésie et d'art, et lancer ses rayons ;
Il sait aussi tailler sa plume et ses crayons.
Donc, je puis enfourcher mon cheval de bataille ,
Houspiller à mon tour toute la gent canaille ,
Faire suer des pleurs à tous ces cœurs de fer ,
Démons crochus, cornus, échappés de l'enfer ,
Clouer au pilori de l'opinion publique
Les fourbes, les catins, enfin toute la clique

ter une vie luxueuse et un train de maison somptueux, sans augmenter l'enjeu qu'il avait risqué sur l'échiquier commercial, il fallait aviser à rectifier cette déviation de ses plans et assurer son avenir ; qu'il était temps de proposer à ses créanciers les articles de son troisième contrat, élaboré depuis plus de vingt ans.

Un jour donc, il suspendit ses paiements, réunit ses créanciers et leur exposa la situation de l'état de ses affaires ; — situation fausse de longue main. — Il accusa des spéculations malheureuses, quelques pertes de Bourse, etc., etc. ; leur présenta un Passif de 1,200,000 francs en présence d'un Actif de 600,000 ; puis enfin leur fit la proposition d'un traité à 50 0/0 garantis par son gendre, lequel, après avoir été circonvenu et édifié, consentit à se faire le complice de son beau-père ; sa délicatesse allait jusque-là !...

En présence d'une déclaration de faillite, d'un actif presque tout à l'étranger et fort difficile à réaliser, et les 50 0/0 étant garantis par le gendre, les créanciers, qui avaient été si faciles et si imprévoyants lors de l'ouverture de crédit, furent, comme il arrive trop souvent en pareil cas, saisis d'une terreur panique et consentirent à signer un traité aux conditions offertes par leur estimable débiteur.

Hélas ! notre place, dont la solvabilité est européenne, mérite bien aussi la réputation de confiance aveugle en

Des imprudents voleurs de réputation,
Montrer à nu leur âme en son abjection.
Ah ! Ah ! vous avez cru que Guignol débonnaire
Restera spectateur, — sans rugir de colère, —
De ce débordement de vos iniquités !
Bas les masques, messieurs!... Le temps des vérités
Dites en plein soleil vient de marquer son heure.
La justice tardive est souvent la meilleure !
Vous voilà prévenus, car j'ai crié : haro !...
J'entamerai le branle au prochain numéro.

COGNE-MOU.

Quand Guignol aura organisé sa publication définitive, Claque-posse fera sa tournée chaque semaine, et, à coup-sûr, notre ânier remplira son panier d'équevilles. — Gare aux épaulées ; on est diantrement en colère aux Pierres-Plantées

Les Cocodès de Bellecour

Pour propager les animaux utiles ou agréables, et aider à leur développement loin du ciel qui les a vu naître, il s'est fondé une Société :

C'est la société d'acclimatation.

Les animaux nuisibles ou désagréables se propagent d'eux-mêmes, et ils le font avec la vigueur et la persévérance propre à tout ce que les Sociétés spéciales n'entourent point.

Voyez plutôt le Cocodès.

Enfant du boulevard, issu de la coquette et du gandin le Cocodès paraissait un fruit spécialement destiné à Paris et à ses succursales : Bade, Trouville, Vichy, Biarritz et autres Eaux et Bains de mers.

La province a été jalouse; la province avait ses journaux à l'instar de Paris, ses bals publics à l'instar de Paris, ses cafés à l'instar de Paris, ses catins à l'instar de Paris, la province a eu ses Cocodès à l'instar de Paris.

Mais d'abord qu'est le Cocodès ?

Le Cocodès est le fils du gandin, qui fut le fils du lion, qui fut le fils du dandy, qui fut le fils du fashionable, qui fut le fils du mirliflor, qui fut le fils du gant-jaune, qui fut le fils de l'incroyable, qui fut le fils, le petit-fils et l'arrière-petit-fils d'une foule d'autres; la généalogie serait longue; la bêtise a commencé avec l'humanité

Il est impossible que le lecteur n'ait pas entendu parler de l'un ou de plusieurs des grands parents du Co-codes.

Il y avait des Cocodès à Rome : Juvénal le dit. Il y en avait en Grèce, il y en avait en Perse avec des mitres sur la tête et des cheveux flottants, il y en avait en Egypte qui portaient de petits crocodiles sur le ventre et des cheveux coupés courts ; il y en avait à Babylone avec la barbe chargée de poudre d'or et les cheveux tressés comme le cordage de nos bâtiments.

Il y avait des Cocodès partout. Eve aurait été séduite par un Cocodès s'il y avait des Cocodès dans le Paradis terrestre ; ceux d'aujourd'hui voudraient bien faire croire que le serpent était un Cocodès avec une queue, mais, en approfondissant la question, on voit que l'assertion est fausse, parce que le serpent avait de l'esprit.

Lyon a ses Cocodès; Lyon se prétend la capitale de la province, depuis que Paris est l'auberge de l'univers

fait de crédit à ouvrir et de faiblesse proverbiale en face d'arrangements sous la cheminée.

Armand D... avait consommé l'escroquerie qu'il avait mijotée pendant une partie de sa vie.

Le fripon se trouva osséder :

Du premier contrat	200,000 fr.
Du deuxième	300,000 fr.
Et enfin du troisième	600,000 fr.
Total	1,100,000

Le gendre eut un pot-de-vin de cent mille francs pour solder son honnête intervention.

Aujourd'hui, Armand D... est millionnaire, tout d'une certaine considération. Je crois même que quelques gens l'estiment, ce sont les ignorants ; à moi, Guignol, qui le connais, je le nomme : *L'homme à trois contrats*.

Et voilà comment a été appliquée une fois plus ce fameux proverbe :

Qui veut finir veut les moyens !

GU

Lyon a ses Cocodès aussi plats, aussi bien peignés, aussi bien guindés que ceux du boulevard Italien.

Ils se la font à l'oscille, comme aux Délassements communes ; ils disent : *elle est bonne celle-là*, comme à la brasserie des Martyrs ; *ah zut alors*, comme dans la rue Mouffetard ; ils imitent les intonations spirituelles de Brasseur, de Léonce ou de Gil-Perez avec autant de naturel qu'un calicot de la rue du Sentier.

Heureux les pauvres d'esprit.

Mais Lyon est moins grand que Paris ; Lyon n'a pas un Casino-Cadet, ouvert toute l'année ; un jardin Mabille ; une Closerie, — ah ! pardon, un Bullier ; — aussi nos Cocodès sont-ils malheureux ; leurs lieux de rendez-vous sont restreints : ils viennent presque tous à Bellecour.

Là, on peut les admirer dans toute leur gloire : Sont-ils assez bien frisés, gantés, musqués, panachés, léchés, embêtés.

Ils passent, lorgnant les femmes, agitant leur gourdin, secouant la tête comme des chevaux de race, allongeant la jambe comme s'ils avaient des mollets, et flairant les filles, comme les chiens les tas d'ordures.

L'heure de la musique, — l'été, — est l'heure de leur triomphe : ils font leur revue, admirant les toilettes des hétaires de la localité, posant pour l'une, posant pour l'autre, posant pour toutes en attendant qu'ils soient leurs vainqueurs à l'aide des pièces de cent sous de papa.

La conversation varie du cancan à l'obscénité, en mêlant l'un et l'autre avec aisance et agrément. Une telle a perdu son amant. — Ah ! ah ! Oui, il était à la déche. — Allons donc. — C'est égal, c'est une jolie femme. — Oui, mais elle est bête. — Allons donc, cher, est-ce qu'on prend une femme pour son esprit. Et ainsi de suite.

Posant pour une opinion, comme pour toute chose, ils ont choisi celle qu'ils ont la tocade de croire à la mode ; ils sont légitimistes, ou du moins ils le disent : — Dieu et le roi. — Ces idéologues de républicains. — A-t-on des nouvelles de Monseigneur ou du Pape ? Voilà le fond de leurs raisonnements.

Quelques-uns, envoyés par leur famille, ont été servis dans l'armée pontificale. Ils ont monté deux mois, trois mois, la garde au Vatican, puis ils sont revenus sans avoir brûlé une amorce, mais rapportant toutes les photographies de leurs compagnons le gamelles, et des bagues avec des devises emphatiques. Leur campagne a été une bénédiction pour les bijoutiers romains.

Une fois rentrés en France, nos Cocodès cherchèrent des succès plus faciles.

Il y a deux ans, on jouait à Lyon *Gaëtana*. Comme on le sait, la pièce reçut un accès terrible ; une bataille eut lieu dans le théâtre, des habits furent déchirés, des coups de poings échangés. La pièce tomba deux fois devant une manifestation bien organisée.

Les Cocodès de Bellecour attribuèrent le gain du combat, et les correspondances de Lyon allèrent adresser à tous les journaux de France le récit de cette grande émotion. Belle jeunesse ! dirent tous les hommes bien pensant, comme ils saisissent toutes les occasions de défendre leur drapeau.

Hé bien ! il faut l'avouer, aujourd'hui, ces correspondances n'étaient que la copie d'une fable de la Fontaine : *Le geai paré des plumes de paon*.

Nos Cocodès avaient siifié, c'est vrai ; ils avaient gueulé, c'est vrai ; ils avaient fait du volume, ils avaient protesté, c'est encore vrai ; mais ils avaient fait tout cela qu'en se mettant à la remorque de la jeunesse libérale, des étudiants en médecine, de tous ceux enfin qui trouvaient la pièce mauvaise ou auxquels l'auteur était antipathique, c'est-à-dire l'immense majorité.

Nos petits jeunes gens étaient bravement tombés sur un ennemi par terre.

Si l'ennemi avait eu bec ou oncle, ils auraient renoncé leurs siiflets et leurs protestations, ils auraient baissé la tête et auraient bénévolement laissé passer le torrent.

En voulez-vous la preuve ?

Un an après, le Grand-Théâtre de Lyon monta le *Fils de Giboyer* ; la pièce était finement meilleure que *Gaëtana* ; le parti auquel les Cocodès font semblant d'appartenir y était persiflé d'une autre façon que dans l'ouvrage d'Edmond About ; c'était le cas où jamais pour eux d'intervenir et de protester.

Huit jours avant, chacun parlait de l'échec qu'allait subir l'œuvre d'Emile Augier ; chacun préparait son bon siiflet de *Gaëtana*, chacun rentrait sa place ; mais par prudence et pour ne pas se mixer au vil peuple, chacun prenait des stalles, des loges pour éviter toute collision avec le proléttaire qui, lui, ne se vante pas, mais tape fort.

Le grand jour arriva, la salle était comble, nos Cocodès étaient à leur poste, attendant sans doute que leurs chefs de file de *Gaëtana* connassent l'exemple de la protestation ; mais, hélas ! le rideau se leva au milieu d'un profond silence et les siiflets, — car il y en eut, — purent se compter : *Ils étaient quatre ! et ce n'étaient pas nos Cocodès*.

Voilà le courage des Cocodès ; leurs opinions, rien ! leurs convictions, rien. Sale race, pouah !

Le Cocodès est de tout âge ; il y en a de vingt, de trente, quarante ou soixante ans. Il va par troupe comme les animaux faibles et intelligents. La sottise aime le bruit.

Toutes les classes fournissent leur contingent à ce recrutement du crétinisme ; le commerce, la banque, l'aristocratie ; la sottise n'est pas un privilège. Il y a le Cocodès voyou ; la barrière a ses Dons Juans comme le café Anglais.

Les uns portent des gants, un habit, un chapeau ; les autres, des blouses, des casquettes et des mains sales ; c'est la même race. à la grammaire après.

Guignol fera une série de portraits de ces produits consécutifs de la banqueroute du sentiment. A revoir, Messieurs.

CLIQUE-POSSE.

BUGNES A L'ÉPERON

Un de nos brouteurs de chardons clandestins de première catégorie, marié et père de famille, avait un fournisseur unique et spécial pour les objets de toilette dont il pourvoyait largement ses impures. Son cheix, de fort bon goût, du reste, se fixait toujours sur les plus riches étoffes ou les dentelles du plus fin réseau.

Jamais le client n'objectait un mot contre le prix des riches tissus étalés sous ses yeux. Rien n'était trop beau, rien n'était trop cher pour faire litière à ses amours... extra-sacrement... je n'ose pas dire dégoûtantes, et pourtant, quel suinter sous la litière !

Un jour, le fournisseur, empressé comme d'habitude, présentait à notre amateur de biches un assortiment de soieries de haute nouveauté, dont il lui offrait la primeur.

— Quel est le prix de cela ? dit notre satyre marié.

Le vendeur, stupéfait de la question, énonça le prix de trente francs le mètre.

— Oh ! oh ! pas cela ; c'est beaucoup trop cher ! montrez-moi quelque chose...

— Dans les prix doux ?

— Oui, dans les sept à huit francs... C'est pour ma femme...

Et l'on prétend que la toilette des épouses légitimes est ruineuse pour la bourse des maris !

Allons donc ! c'est une atroce blague !

— C'est bien ! Je crois que vous pourrez me convenir, disait une maîtresse de maison à une fille domestique qui se présentait chez elle, en qualité de bonne pour tout faire... C'est entendu ; vous ne frotterez pas, vous ne laverez pas ; point de repassage, et l'on vous fera monter l'eau et le charbon. Maintenant, quel gage voulez-vous gagner ?

— Dans la place que je quitte, j'avais 350 fr., mais j'en veux gagner 400... et des étrennes !

— Quatre cents francs ! Mais, ma fille, vous n'y pensez pas ! vous exigez une diminution de travail et vous voulez une augmentation de gages ; cela n'a point de raison.

— Oh ! madame, les vivres sont si chers !

La raison était péremptoire.

La maritorne obtint ses quatre cents francs....

Les vivres sont si chers !

On reprochait à un journaliste trop malin de n'épargner personne et de frapper un peu à tort et à travers.

Laissez donc, dit-il, si on regardait toujours où l'on met les pieds, on n'écrasera jamais de puaines.

M. M....y, négociant de notre ville, est riche, trop riche même, puisque son argent n'a servi qu'à le rendre plus rot que l'était naturellement.

Trop connu à Lyon, il y est encore un peu réservé ; mais à Nice et aux Eaux, lui et sa femme se font annoncer partout sous le nom de M. le comte et Mme la comtesse de M....y.

Comme il y a eu à Lyon une ancienne famille qui portait ce nom, un érudit demandait, il y a quelque temps, à l'un de nos compatriotes, si le riche négociant ne descendait pas de cette famille.

— Oh ! non, répondit-on, il descend seulement de la Croix-Rousse.

Un mariage avait lieu dans l'église St-Nizier. Beaucoup de toilette, de luxe, de richesse, de voitures.

Le père de la mariée, un peu empêtré dans son habit noir, gourmande vigoureusement son cocher et l'apostrophe d'une façon plus qu'énergique.

La jeune mariée, qui descendait après lui, scandalisée de la sortie indécente de son père et voulant donner d'elle une opinion au-dessus de celle que les assistants pouvaient en prendre, dit à l'auteur de ses jours : Ah ça ! papa, tu es dégoûtant, auras-tu bientôt fini de gueuler comme ça !

Un individu rencontre un philosophe, ours mal léché s'il en fut, et le salue en lui disant :

— Bonjour, maître.

A quoi l'autre répond :

— Maître de qui ? maître de quoi ?... De mon potage quand je l'ai absorbé, et encore n'en suis-je maître que pendant une journée, puisque le lendemain... il reprend sa liberté.

C'était à un dîner de cocottes ; on apporte au dessert un fromage avancé.

Chacun de se boucher le nez.

L'une des cocottes se met à pleurer.

— Qu'as-tu, lui demandent ses voisins ; es-tu malade ?

— Non, fait-elle, c'est ce fromage... hi, hi, hi.

— Eh bien ! quoi, que te fait ce fromage ?

— Hi, hi, hi, répond l'hétaire, son odeur me rappelle les pieds d'un homme que j'ai bien aimé.

THÉATRES.

THÉATRES DE GUIGNOL. — Depuis quelque temps, les *castelets* se sont multipliés à Lyon dans une large proportion. La rue Port-du-Temple en compte deux à elle seule qui vivent côté à côté.

Ces espèces de cafés-spectacle, qui sont les officines de la vieille gaîté locale et la manufacture des jeux de mots, coq-à-l'âne et calembourgs, ont une physionomie qui leur est propre et qui ne manque pas d'un certain cachet d'originalité.

Chacune de ses administrations peut rendre des points à celle de nos grands théâtres par les efforts qu'elles font pour renouveler l'ancien répertoire de papa Mourguet. La concurrence a stimulé l'émulation des propriétaires d'établissements de marionnettes. Ils ont fait appel aux écrivains du genre ; ceux-ci y ont répondu, et nous avons vu des pièces à grand spectacle, des féeries avec décors, eaux naturelles, trucs et transformations, faire leur apparition sur ces scènes dont on les croyait à jamais exclues. Je pourrais même citer tels castelets qui, entraînés par le désir de donner du neuf, n'ont pas craint de se placer sous le coup de la loi sur la propriété littéraire, en fourrageant un peu dans le domaine d'autrui. Et si les papiers timbrés n'ont pas plus dru et menu, c'est que madame la littérature a cru se compromettre en descendant jusqu'à ces petits *bouis-bouis* pour y exercer ses droits.

Dans un prochain article, je vous donnerai une silhouette de ces divers établissements et de la clientèle spéciale à chacun d'eux. Il y a là une intéressante étude à faire et de singulières remarques à présenter aux lecteurs du *Journal de Guignol*. Comptez sur moi.

Nourri dans le sérial, j'en connais les détours.

GUIGNOL.

GRAND-THÉÂTRE.—*Roland* toujours, encore *Roland*. Nous arrivons trop tard pour parler de ce Guignol de la Table-Ronde. Du reste, la saison est finie, et sa longueur aura été en raison inverse de l'énormité de la subvention, à moins pourtant que M. Raphaël Félix qui, comme opéra nous donne les Beni Zoug-Zoug et M. Rohde, le Newton des carrefours, ne nous face connaître l'étoile actuelle du Cirque-impérial, le mulet *Rigolo*.

MADELON.

THÉATRE DES CÉLESTINS. — *Primo*. On a exhibé au Grand-Théâtre un hors-œuvre burlesque : le *Fils de Guignol*, qui nous a montré notre joyeux loustic non plus cette fois pauvre cabotin de bois, mais vivant acteur. Cette désopilante *guignolade*, malgré les fanfares de la réclame et les efforts épileptiques des acteurs, n'a été qu'un plat bien maigre pour un jour gras. Ce mauvais gratin a piqué la tête dans un four.

L'idée de cette incarnation du Mélingue lyonnais n'appartient pas, comme l'a laissé croire le *Salut Public*, à

THÉÂTRE DE GUIGNOL

Lyon, N. Scheuring, 1863.

l'amateur qui a signé cette cascade, mais bien à Barrillot, le poète de la *Mascarade hu-naïne*, qui, dans son drame féerique, la *Mort du Diable*, un pendant du *Faust* de Goethe, a, lui le premier, vivifié Guignol en en faisant la figure allégorique du peuple.

SECONDO. Les *Jocresses de l'Amour*, de MM. Barrière et L. Thiboust, accaparent les planches des Célestins.

Cela sent son fruit. Cette jocressade, décorée du nom de comédie, rentre dans ce genre de pièces écrites spécialement pour MM. les marchands de bœufs qui, après l'heure du balthazar, éprouvent le besoin d'aller rire au Palais-Royal.

Ces deux auteurs, s'ils digéraient mieux leurs inspirations, pourraient écrire pour un public moins grossier ; ils ont probablement voulu faire de la démocratie littéraire.

Il faut bien être de son siècle et gagner de l'argent.

L'art et ses deux attributs, le beau et le bien : la belle affaire !

Les photographies des grues, gueuses, drôlesses de toutes sortes s'enlèvent chez les libraires.

Transportons ce monde à la scène.

Il est de bon ton aujourd'hui de ne plus croire à rien.

Parbleu ! tuons l'amour.

Il y a bien d'obscures filles de la misère, belles et pures, qui échappent à la prostitution en *s'en allant*.

Mais elles n'ont rien de ce qu'il faut pour payer notre prose.

Pourquoi leur faire une réclame ? Elles se tuent ; eh bien ! tuons-les une seconde fois par notre silence, et nous dirons qu'elles n'existent pas.

Toutefois les spirituels dramaturges et vaudevillistes qui formulent cette belle théorie de l'art ont bien gardé d'oublier la révérence finale à la morale bourgeoise.

Vous comprenez, cela serait d'une inconvenance !

C'est ainsi qu'à la fin de leur pièce, ils prescrivent le mariage à leurs malades.

Qu'il me soit permis de dire que MM. Barrière et Thiboust, célibataires tous deux, parlent du sacrement comme les aveugles des couleurs. Qu'en savent-ils ?

Auraient-ils un intérêt dans la maison de Foy ?

Une dernière critique : leur Marocain est absurde au dénouement.

Les drôles de cette sorte, après avoir volé, en échange des complaisances qu'ils ont pour elles, les grandes dames ou lorettes chez lesquelles ils servent, finissent plus bas encore. On les retrouve vivant des produits de quelque malheureuse qu'ils battent quand l'argent manque, enserrant avec conviction : « Quel malheur ! avoir une vache et pas de beurre ! »

TERTIO. Notre directeur, subventionné à raison de.... combien ? de 100,000 fr. ? nous l'ignorons, a servi au public les *Vieux Garçons*, de M. Sardou, avec l'attribution d'un artiste de la Comédie-Française, M. Maillard, engagé spécialement pour cette pièce.

Pauvre artiste, que sa médiocrité seule a mis en relief au Théâtre-Français ! M. Maillard, heureusement, est frère d'un correspondant dramatique. Il est sûr de ne jamais chômer. Nous lui conseillons de jouer désormais les levées du répertoire hébraïque.

Quant à la nouvelle tarte à la crème du pâtissier Sardou, c'est assez bien réussi : avec un certain piment pour les vieux libertins ; les bourgeois aussi s'en lèchent les doigts.

Il y a une scène scabreuse, celle du tête-à-tête, et cependant une conclusion irréprochable, semblable à celle des *Jocresses de l'Amour* : — Mariez-vous !

Comme ce M. Sardou est spirituel ! disent les commères qui ont des filles à... placer.

M. Sardou, on le voit, ne partage pas l'opinion de ce romancier du siècle de Louis XIV, Eustache Le Noble, qui n'avait pas trouvé de place pour le mariage dans la vie de l'homme, disait à ce sujet : « Quand on est jeune, c'est trop tôt ; quand on est vieux, c'est trop tard. »

Ah ! M. Le Noble, si vous reveniez aujourd'hui, avec vos idées subversives, vous feriez un piètre auteur dramatique ; car les bourgeois n'iraient pas à coup sûr voir jouer vos pièces, et vous accuseraient de leur laisser sur les bras des partis charmants.

M. Sardou est bien plus habile, lui ! il a su se faire de bonnes rentes d'abord, ce qui n'est pas à dédaigner...

Il est vrai qu'il se garde bien d'élever le niveau du théâtre. Le genre humanitaire lui échappe d'ailleurs ; Sardou le dédaigne. Après Corneille et la tragédie héroïque ; après Hugo, Dumas et l'école romantique, l'auteur des *Patates de Mou-he* est venu et s'est fait rieniste.

Admirez ! Non, vrai ; mais c'est trop fort pour un homme seul ! parole d'honneur !

Pour nous qui avons grandement tort, nous déclarons que nous avons assez de cette littérature table-de-nuit et genre alcôve, et nous croyons que l'écrivain a pourmission de se préoccuper d'autre chose que de montrer à son public une demoiselle qui dit adorably à un vieil édenté, lui livrant assaut : « C'est comme la rose ; qui s'y frote s'y pique. »

C'est bien intéressant, ma foi !

Les auteurs dramatiques de nos jours sont donc empêtrés, qu'ils ne soupçonnent rien de toutes les grandes choses en germe de toutes parts ?

M. Sardou pourtant est spirituel. Ses esprits devraient mieux le conseiller. Mais peut-être erreront-ils dans l'air ambiant.

C'est son excuse.

L'interprétation des *Jocresses de l'Amour* et des *Vieux Garçons* est ce qu'elle peut être pour Lyon, tant que la décentralisation n'aura pas élevé notre théâtre à la hauteur de ceux de la capitale.

Mais, pour cela, il faudrait un directeur qui ne fût pas un des auxiliaires du monopole parisien.

Ces dames ont... de belles toilettes.

M. Chandora peut faire son chemin s'il travaille ; de la chaleur, le physique de l'emploi, une bonne tenue.

Nous nous proposons de suivre attentivement les représentations des théâtres des Variétés et du Cercle des Familles ; car l'art n'admet pas de privilège et le talent peut surgir aussi bien sur une petite scène que sur une grande.

On nous annonce la prochaine exhibition de M. Bressant et de Mlle M. Brohan, de la Comédie-Française.... deux gravures de mode !

Je déclare que je m'en occuperai pas ; cela regarde la vicomtesse de Renneville.

On nous écrit de Paris, à l'occasion de *Joli-Jobard*, la dernière incongruité commise par M. Thierry, le fournisseur habituel des Folies-Dramatiques, que les platiitudes de cet accapareur ont déterminé une avalanche de sifflets, et qu'un homme de lettres, justement indigné, a véritablement corrigé un soi-disant journaliste, défenseur du théâtre et des grues qui débitent journalièrement aux Folies-Dramatiques les odes de Sapho.

Un quel même a dû avoir lieu.

Nos félicitations à cet homme de lettres.

Quant à M. Thierry, propriétaire de plusieurs maisons à Paris, il sera bien d'épargner désormais aux artistes et au public l'éccœurement de sa prose idiote, et de s'en tenir à ses occupations de propriétaire, car les muses ne logent pas chez lui.

Tom-Harel, le directeur des *Fol.-Dram.* sera toujours sûr de trouver chez M. Thierry une place de concierge. C'est bien le moins que ce dernier puisse faire pour lui.

CAQUE-NANO.

CAFÉS-CONCERTS. — Les cafés-concerts sont aujourd'hui une puissance avec laquelle nous devons compter ; aussi bien sommes-nous tout disposés à leur consacrer prochainement un assez long article, où, après un histoire rapide de leur passé, nous les envisagerons dans le présent, pour les suivre ensuite dans leurs faits et gestes journaliers.

MADELON.

C'est notre chère et aimée colombe Madelon, qui, en sa qualité de cordon-bleu, se chargera d'assaisonner le mets susdit. Guafron s'était proposé pour ce genre de cuisine, mais il eut trop épice la sauce ; aussi est-ce à l'unanimité que notre collaborateur en jupons a été désigné pour passer à la casserole les pièces de résistance, les hors-d'œuvre et tout le menu fretin qui compose cette macédoine d'étoiles et de comètes qui apparaissent, scintillent, traînent leurs queues, pâlissent et filent sous le ciel papier-peint des cafés-concerts.

Un seul obstacle semblait devoir arrêter Madelon : son sexe, qu'elle craignait de compromettre ; elle l'a tourné en ornant sa gracieuse figure d'une magnifique barbe qui s'harmonise fort bien avec la blancheur de son tablier de cuisine. Désormais elle va jouer du hachoir d'une main exercée....

Rien n'est sacré pour un sapeur !

LA RÉDACTION.

CONCOURS du Journal de Guignol

Comme Alexandre Dumas, le *Petit Journal* et le *Journal Illustré*, Guignol ouvre un tournoi à ses élèves versificateurs. Il s'agit de remplir les bouts rimés ci-dessous. Ce n'est pas le Rubicon à passer que douze vers à aligner quand les rimes sont déjà en rang de bataille.

Le juge de ce tournoi publiera les meilleurs, mais il ne s'engage pas à les faire imprimer tous en un volume à un franc. Tout ce qu'il promet, c'est sa photographie et un abonnement gratuit au vainqueur.

A l'œuvre donc. Voici les armes :

•	catole
•	brandigolle
•	baluchon
•	coquelichon
•	sansouille
•	fripouille
•	sigroler
•	regroller
•	panosse
•	catosse
•	carquelins
•	escalins

Sans faire partie de la *Société des gens de Guignol* vient de conquérir son droit de cité littéraire à Grâce à M. Scheuring, il a sa place marquée dans les bibliothèques ; on dira désormais le théâtre Guignol, tout aussi bien que le théâtre de Racine, Corneille, de Molière, de Crébillon et de Voltaire vraiment, pourquoi non ? Est-ce que sous son envétement grotesque le héros naît de notre scène lyonnaise pas aussi vivant, aussi vrai que le personnage d'une tragédie classique ? Est-ce que sa phrase incorrecte et triviale ne lance pas au spectateur des vélus aussi incisives que l'alexandrin empesé d'une comédie selon les règles d'Aristote ? Le nier, ce serait prétendre à l'expression du beau et du vrai une forme unique et le circonscire dans les bornes étroites traité de rhétorique. Que l'on s'en rapporte d'ailleurs au sentiment de l'éditeur, qui n'a pas hésité à remettre le texte de Guignol aux presses renommées de notre ville et regrettable typographe Louis Perrin ; à ces mêmes presses auxquelles il a confié sa nouvelle et tante édition de Molière. On peut aussi s'en rapporter à l'homme d'esprit et de goût qui a donné ses soins à la publication du *Théâtre de Guignol* ; il n'a pas trahi cette tâche au-dessous de lui et ne l'a point jugée digne d'occuper les rares loisirs que lui laissent ses fonctions et de graves études.

Dans une intéressante introduction, le savant et vain, dont je dois respecter l'anonyme, expose à beaucoup de justesse et d'à-propos, l'intérêt qui subsiste à ces pièces populaires, et en fait valoir le mérite.

A cette double autorité se joint encore celle duquel qui a consacré, par un demi siècle de succès, le rôle du répertoire de Guignol. Ce succès n'est point renfermé dans les murs de Lyon ; il s'est répandu au-delà, et il a été tel, que le nom de Guignol est venu en France le titre général de tous les théâtres marionnettes.

Ce n'est point dépendant d'après la plupart de théâtres étrangers que l'on pourrait juger du type de notre scène lyonnaise. Il y a loin de Polichinelle, héros des farces banales où, à défaut de tout autre rôle, les coups de bâton alternent incessamment et fastidieuses plaisanteries. Polichinelle est vicieux, chantant ; le Guignol lyonnais est bon, naïf ; le premier une création imaginaire qui semble une apologie ; le second est la peinture d'un type vrai : c'est l'image fidèle de l'homme du peuple avec toutes les tés de son bon naturel et tous les travers de son caractère trop simplifiée. C'est à la vérité de cette image faut attribuer les succès des petites scènes dont Guignol est le héros avec son ami Guafron, autre port d'un autre type populaire.

Guignol et Guafron, ces deux faces si opposées, même castes, ces deux antipodes d'un monde semblaient suffisent à servir de motifs aux scènes les plus variées et aux péripéties les plus complexes ; mais tout s'est alors plus de contrefaçons que d'exemplaires authentiques de ces deux personnages. Leur caractère est devenu dénaturé dans des pièces de mauvais goût et de maladresse et l'ignorance des acteurs qui leur portent leurs mains et leur organe. Pour conserver au *Théâtre de Guignol* toute sa pureté, l'auteur anonyme qui dirige la publication a donc rassemblé les meilleures pièces et en a revisé et entièrement le texte. Ces deux qui composent le volume forment ainsi une importante partie du répertoire classique de Mourguet, l'atelier du type de Guignol.

C'est d'après les *Couverts volés*, le *Portrait de la veuve*, les *Frères Coq*, ce tableau si vrai de la cordialité nérotisée des masses populaires ; c'est d'après le *Confiture*, dont l'inimitable monologue, le chef-d'œuvre du genre, offre la caricature si saisissante de la lutte de la passion contre la volonté ; c'est d'après ces éléments que l'on peut sainement juger du Guignol lyonnais condition toutefois d'avoir entendu Willerme et Jérard, les plus habiles interprètes de Guignol et de Guafron.

Félicitons donc le collecteur anonyme de ces deux de son heureuse pensée et du choix habile qui a pris à sa publication ; félicitons surtout l'éditeur dont le livre, placé déjà entre toutes les mains, est désormais sûr du succès ; et, au nom de tous les gones, petits et grands, vieux et jeunes, savants et ignorants, du théâtre de Guignol fait les délices, remercions ces hommes intelligents en les priant de ne pas rester belle voie et de nous donner bientôt une suite à ce premier volume, véritable bijou de la littérature et de la photographie lyonnaise.

NIZIER TRAFUSOIR.

L'Imprimeur-Gérant, LABAUME

LYON, IMPRIMERIE LABAUME, COURS LAFAYETTE, 5.

N° 1. GALERIE DU JOURNAL DE GUIGNOL. PRIX 25^c

